



**HAL**  
open science

## Deux expériences enfantines de séparation familiale : itinéraires croisés de Raymond et de Claude pendant et après la Seconde Guerre mondiale

Isabelle von Buelzingsloewen

### ► To cite this version:

Isabelle von Buelzingsloewen. Deux expériences enfantines de séparation familiale : itinéraires croisés de Raymond et de Claude pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Revue d'histoire de l'enfance " irrégulière " Le Temps de l'histoire, 2022, "Séparés. Des enfants dans la guerre". Dossier coordonné par Laura Hobson-Faure, Manon Pignot et Antoine Rivière, 24, pp.33-47. hal-03916627

**HAL Id: hal-03916627**

**<https://hal.science/hal-03916627>**

Submitted on 30 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Deux expériences enfantines de séparation familiale : itinéraires croisés de Raymond et de Claude pendant et après la Seconde Guerre mondiale**

**Isabelle von Bueltzingsloewen**

## **Résumé**

Cet article reconstitue et croise les itinéraires de deux enfants, Raymond et Claude, pendant la Seconde Guerre mondiale. En dépit de sources lacunaires et grâce au recours à l'histoire orale, il restitue les circonstances dans lesquelles les deux garçons ont été séparés de leurs parents, d'abord temporairement puis définitivement après le bombardement de Lyon le 26 mai 1944 dans lequel Raymond a perdu son père et Claude son père et sa mère. Il s'intéresse également à la façon dont chacun d'entre eux, après ce traumatisme, a poursuivi sa vie et développé un rapport très contrasté à cette histoire quasiment absente de la mémoire collective. Il montre enfin l'intérêt, pour l'historien qui s'intéresse aux « mémoires faibles », des enquêtes historiques menées à l'échelle de trajectoires singulières.

## **Abstract**

This article reconstructs and cross-references the itineraries of two children, Raymond and Claude, during the Second World War. In spite of incomplete sources and thanks to the use of oral history, it reconstructs the circumstances in which the two boys were separated from their parents, first temporarily and then definitively after the bombing of Lyon on May 26, 1944, in which Raymond lost his father and Claude his father and mother. It also looks at the way in which each of them, after this trauma, went on with their lives and developed relationship of very different kinds with this history that is almost absent from the collective memory. Finally, it shows the interest, for the historian who is interested in "weak memories", of historical investigations carried out on the scale of singular trajectories.

**Mots-clés :** Seconde Guerre mondiale ; bombardement ; enfance ; séparation ; traumatisme ; mémoires faibles ; micro-histoire ; histoire orale

## **Présentation de l'auteur**

Isabelle von Bueltzingsloewen est professeure d'histoire contemporaine à l'Université Lumière Lyon 2 et membre du Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes (LARHRA).

Si le vécu des enfants et des adolescents pendant la Seconde Guerre mondiale n'est que tardivement devenu objet d'histoire, les travaux des historiens, de même que ceux des psychiatres et des psychologues, se sont surtout concentrés sur ceux d'entre eux qui étaient issus de familles victimes de persécutions. Les adolescents et enfants survivants de la Shoah – ceux qui ont échappé aux rafles et ceux, très peu nombreux, qui sont revenus des camps – ont en particulier donné lieu à des enquêtes fondées sur des témoignages suscités par les chercheurs ou collectés soit par des associations constituées par les survivants, soit par des

institutions mémorielles dédiées au génocide des Juifs ou, de façon plus globale, à la résistance et à la déportation.

Dans les témoignages de ces enfants, en particulier dans ceux des enfants cachés qui se sont exprimés tardivement<sup>1</sup>, l'expérience de la séparation familiale occupe souvent le premier plan qu'elle se soit terminée par une séparation définitive, lorsque les parents ne sont pas revenus de déportation, ou par des retrouvailles plus ou moins heureuses avec le ou les survivants. Or, la séparation des familles en contexte de guerre est un phénomène très répandu qui ne se limite pas à cette catégorie d'enfants. Il n'est qu'à penser aux enfants perdus lors de l'épisode de l'exode<sup>2</sup>, sachant que les déplacements de population ont été infiniment moins massifs à l'Ouest qu'à l'Est et au Sud de l'Europe. Ou encore aux enfants de prisonniers de guerre en Allemagne qui soit n'ont pas revu leur père, soit ne l'ont pas reconnu à son retour tant la séparation a été longue et les souvenirs brouillés<sup>3</sup>.

Les enfants des villes, évacués sans leur famille, parfois à plusieurs reprises, par crainte des bombardements et des combats ou pour leur garantir une alimentation suffisante, ont eux aussi subi une rupture parfois brutale qui a profondément marqué certains d'entre eux. De façon plus générale, les conditions liées à la guerre ont conduit nombre de parents à se séparer plus ou moins longuement de leurs enfants dans des stratégies de « mise à l'abri » qui ont parfois engendré des traumatismes profonds. L'histoire de ces enfants, qui ne sont que rarement considérés comme des victimes de guerre, a resurgi à la faveur de l'intérêt nouveau porté par les historiens au quotidien des populations civiles en temps de guerre et à celui des enfants en particulier – seuls à pouvoir encore témoigner de la période 1939-1945<sup>4</sup>.

C'est au parcours de deux de ces enfants, Raymond et Claude, que cet article est consacré. L'enjeu est de montrer qu'une enquête menée à l'échelle micro permet de mettre en lumière et/ou de réévaluer des phénomènes longtemps restés invisibles, dont font partie les évacuations et plus généralement les déplacements de population en temps de guerre ainsi que les séparations parfois répétées et les conséquences psychologiques que celles-ci induisent.

Pour reconstituer ces deux parcours individuels que j'ai ensuite croisés, j'ai eu recours, outre les nombreuses sources sur le bombardement américain de Lyon en 1944, à des sources classiques, principalement à celles de l'état civil mais aussi aux recensements de population ou aux déclarations de succession ainsi qu'à des sources militaires. Des archives familiales,

---

<sup>1</sup> A partir du début des années 2000 pour la plupart d'entre eux. On trouve de nombreux témoignages d'enfants cachés sur le site de la Fondation pour la mémoire de la Shoah et sur celui de l'OSE. Voir aussi Nathalie Zajde, *Les enfants cachés en France*, Paris, Odile Jacob, 2012.

<sup>2</sup> Voir Eric Alary, *L'exode. Un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010, Jean-Pierre Guéno, *Parole d'exode. Lettres et témoignages des Français sur les routes*, Paris, Librio, 2015 et François Pakonyk, *1940-1945 Les enfants de l'exode*, Paris, La pensée universelle, 1984. Le film le plus précoce et le plus intéressant pour notre propos est sans aucun doute *Jeux interdits* de René Clément sorti en 1952 avec Brigitte Fossey dans le rôle de la petite Paulette (5 ans) dont les parents ont été tués lors d'un raid aérien allemand sur la route de l'exode. Voir également *En mai, fais ce qu'il te plait* de Christian Carion, sorti en 2015.

<sup>3</sup> Voir Juliette Linard de Guertechin, *Enfances en guerre, enfances sans père (1939-1945) : étude de l'intime des familles belges séparées à travers le regard des enfants de prisonniers de guerre*, mémoire de master de l'Université catholique de Louvain, faculté de philosophie, arts et lettres, 2019. D'autres témoignages et travaux concernent, par exemple, l'expérience extrême des enfants allemands lors du retour de leurs pères prisonniers de guerre en Union Soviétique, pour certains jusqu'en 1955 alors qu'ils avaient servi dans la *Wehrmacht* depuis 1939. Voir le film *Das Wunder von Bern* de Sönke Wortmann sorti en 2003.

<sup>4</sup> Voir Lindsey Dodd et David Lees, *Vichy France and Everyday Life : Confronting the Challenges of Wartime 1939-1945*, Londres, Bloomsbury, 2018, en particulier la contribution de Camille Mahé, « Children and Play in Occupied France », p.17-34 ainsi que celle de Lindsay Dodd sur l'évacuation des enfants de banlieue parisienne dans la Creuse « Urban Lives, Rural Lives and Children's Evacuation », p.123-139.

en particulier des photographies, ont également permis de collecter des informations importantes. Elles ont surtout servi de support à mes échanges avec Raymond qui se sont poursuivis pendant plusieurs années sous forme d'entretiens en présentiel et de multiples messages électroniques. Articulés aux autres sources dans un mouvement d'aller-retour parfois assez complexe, ils ont fourni l'essentiel de la matière mobilisée dans mon enquête, y compris dans la reconstruction du parcours de Claude, que Raymond a en partie prise en charge à partir du moment où les deux hommes se sont rencontrés.

## Un vécu traumatique partagé

Raymond, qui habite depuis toujours à Lyon, et Claude, qui résidait alors à Plouha dans les Côtes d'Armor, ont fait connaissance en 2015 dans le cadre de l'enquête que j'ai menée sur le bombardement de Lyon par l'aviation américaine le 26 mai 1944<sup>5</sup>. Les deux hommes ont, à 15 mois près, le même âge. Claude est né le 26 août 1936 et Raymond le 2 novembre 1937<sup>6</sup>. Ils étaient donc encore très jeunes en 1944 – sept et huit ans –, *a fortiori* en 1939/1940, ce qui a bien entendu eu des conséquences sur la façon dont leur mémoire de cette période s'est configurée mais aussi sur la façon dont l'historienne que je suis a pu construire un objet partagé avec eux<sup>7</sup>.

Même si cela peut paraître anecdotique, ce qui relie d'abord les deux hommes, c'est la Maison Olida, aujourd'hui disparue<sup>8</sup>, dans laquelle leurs parents et eux-mêmes ont travaillé. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'entreprise, qui fabrique des saucissons, des jambons, des pâtés et des conserves de charcuterie et de légumes, possède plusieurs usines en France. En 1944, Maurice, le père de Raymond, travaille à l'usine de la rue de Gerland à Lyon où il a été embauché, sans doute en 1936, après avoir tenu une épicerie avec sa femme, Louise. Camille et Marie, les parents de Claude, qui sont réfugiés à Lyon, ont quant à eux été embauchés, comme d'autres réfugiés, à la faveur de la guerre. Sans doute d'autant plus facilement que Camille, qui est charcutier de métier, travaillait avant la guerre à l'usine Olida d'Illkirch-Graffenstaden, passée sous contrôle allemand dès l'annexion<sup>9</sup>. C'est dans cette commune proche de Strasbourg que Marie, qu'il a épousée le 15 février 1936 à Paris alors qu'elle était déjà enceinte, a donné naissance à Claude. Même si Maurice, le père de Raymond, a un statut un peu particulier dans l'usine – il est représentant et donc souvent sur les routes –, il a forcément côtoyé Camille qui, comme lui, était membre de la Défense passive. L'usine de Gerland employant moins de 150 personnes, il a très probablement

---

<sup>5</sup> Voir Isabelle von Bueltzingsloewen, « Le bombardement de Lyon du 26 mai 1944 : approche micro-historique » in I. von Bueltzingsloewen, L. Douzou, J.-D. Durand, H. Joly, J. Solchany (dir.), *Lyon dans la Seconde Guerre mondiale. Villes et métropoles à l'épreuve du conflit*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p.331-352.

<sup>6</sup> Notons que le neuro-psychiatre Boris Cyrulnik, enfant caché, est lui aussi né en 1937. Voir Boris Cyrulnik, *Je me souviens*, Paris, Odile Jacob, 2010 et Boris Cyrulnik, *Sauve-toi, la vie t'appelle*, Paris, Odile Jacob, 2014.

<sup>7</sup> La plupart des témoins encore en vie n'ayant pas atteint l'âge adulte à la fin du conflit, les historiens qui travaillent aujourd'hui sur la Seconde Guerre mondiale sont inévitablement amenés à s'interroger sur la façon dont ils peuvent mobiliser leur témoignage. Sur cette question cruciale, voir Lindsey Dodd, *French children under the Allied bombs, 1940-45*, Manchester, Manchester University Press, 2016.

<sup>8</sup> Elle a été absorbée en 1993 par Fleury Michon, qui a fait ensuite disparaître cette marque centenaire.

<sup>9</sup> L'usine n'étant pas stratégique, elle ne s'est pas repliée.

également connu Marie, la mère de Claude. Pour autant, il ne semble pas que les deux couples se soient fréquentés, d'autant qu'ils n'habitaient pas le même quartier.

Mais ce qui unit Raymond et Claude, c'est une expérience traumatique commune, qui a profondément et durablement marqué leur existence. Le matin du 26 mai 1944, au moment où les B24 dits *Liberators* de la 15<sup>e</sup> US Air Force larguent leurs bombes à haute altitude le long de la voie de chemin de fer qui traverse les quartiers industriels et populaires du sud de Lyon, Maurice, Camille et Marie se trouvent tous les trois, avec les autres employés présents ainsi que des charcutiers et des épiciers venus reconstituer leur stock en ce vendredi veille de Pentecôte, dans l'abri de leur usine situé sous le bâtiment de réception des marchandises. Ce jour-là, cet abri voûté, pourtant réputé particulièrement sûr par la Défense passive – avis que ne partagent pas tous les employés qui ne sont cependant pas autorisés à quitter leur lieu de travail pendant les alertes – ne résiste pas à une bombe tombée « en coup direct ». Le père de Raymond, qui a alors 34 ans, et les parents de Claude, âgés respectivement de 31 et de 32 ans, sont ensevelis sous les décombres et trouvent la mort avec 45 autres membres du personnel de l'usine<sup>10</sup>. Louise, la mère de Raymond, qui travaille dans une usine du quartier voisin du Grand Trou, également visé par les bombardiers, se réfugie sous un camion, comme le lui a conseillé son mari. Elle s'en sort indemne.

Les corps de Maurice et de Camille sont retrouvés très rapidement. Ils sont transportés à l'église Notre-Dame-des-Anges, transformée en dépôt mortuaire, où ils sont identifiés, préparés et mis en bière dans des cercueils fournis par la Mairie de Lyon<sup>11</sup>. Les deux hommes font partie du premier groupe de 429 victimes enterrées, le 29 mai, à l'issue d'une cérémonie de funérailles collectives grandiose organisée en la cathédrale Saint-Jean<sup>12</sup>. La messe est dite par le cardinal Gerlier en présence de nombreux officiels et des familles endeuillées. Les cercueils sont ensuite transportés au cimetière de Loyasse, sur la colline de Fourvière, où la municipalité a fait aménager préventivement un carré spécial - antérieurement réservé aux indigents – constitué de tombes provisoires toutes identiques<sup>13</sup>. Les victimes y sont ensevelies en l'absence des familles qui ne peuvent accéder au cimetière que plusieurs jours après l'inhumation. En revanche, Marie, la mère de Claude, fait partie des sept employés d'Olida dont les corps, littéralement déchiquetés par le souffle de la bombe, n'ont jamais pu être « reconstitués ». Seule sa blouse, dans laquelle se trouve la clef du séchoir à saucissons dont elle avait la responsabilité, atteste sa présence dans l'abri<sup>14</sup>. C'est ce qui explique qu'elle n'ait

---

<sup>10</sup> Outre les 48 employés d'Olida, plus de 30 autres personnes présentes ce jour-là dans l'usine sont mortes dans l'abri. Au total, le bombardement, qui a touché les quartiers industriels et populaires de Lyon, a fait plus de 600 victimes sans qu'il soit possible d'établir un bilan exact. Voir Isabelle von Buelzingsloewen, « Le bombardement de Lyon du 26 mai 1944 : approche micro-historique », art. cit., p.339-340.

<sup>11</sup> La perspective d'un bombardement avait été anticipée par les pouvoirs publics. La Mairie de Lyon avait ainsi stocké mille cercueils qui ont suffi aux besoins. Voir Archives municipales de Lyon (AML), 1006 WP4, mesures à prendre pour l'inhumation des victimes en cas de bombardement 1942-1944.

<sup>12</sup> La cérémonie funéraire est décrite avec force détails dans la presse locale. Des photos de la cérémonie et de l'inhumation sont par ailleurs conservées dans le fonds des inhumations et des cimetières de la Ville de Lyon.

<sup>13</sup> Il s'agit en réalité de tombes collectives. Les cercueils étaient alignés les uns à côté des autres dans des tranchées. Chacun d'eux était ensuite recouvert d'un petit monticule de terre donnant l'illusion de tombes individuelles. Un arrêté pris par le maire le 27 mai 1944 stipulait que toutes les victimes devaient être enterrées là y compris lorsque les familles possédaient une concession dans un autre cimetière. AML, 1006 WP4, extraits du registre des arrêtés du maire, Etat français, ville de Lyon.

<sup>14</sup> Cette information ne figure dans aucun des documents d'archive que j'ai consultés. Je la tiens de Raymond.

été inhumée que le 20 juin, soit 25 jours après le bombardement, dans un cercueil collectif rassemblant des « débris Olida » non identifiés<sup>15</sup>.

Maurice, Camille et Marie ont reposé pendant plus d'une décennie au cimetière de Loyasse, avant que la municipalité décide, à partir de 1957, de « reprendre » progressivement les tombes des victimes du bombardement<sup>16</sup>. Leurs trois noms figurent en outre sur la plaque commémorative apposée dans l'usine en 1966, puis, après la démolition de celle-ci, dans l'entrée de garage d'un nouvel immeuble de la rue de Gerland, depuis 1994<sup>17</sup>.

## Une séparation familiale antérieure au bombardement

Les itinéraires de Raymond et de Claude présentent un autre élément de convergence : ni l'un ni l'autre ne se trouvaient à Lyon au moment du bombardement du 26 mai 1944 et de la mort de leurs parents. Ni l'un ni l'autre n'assistent donc à la messe de funérailles du 29 mai. En effet, bien avant la séparation définitive provoquée par la mort de Maurice, de Camille et de Marie, les deux enfants ont été séparés de leurs parents. Une séparation, elle aussi douloureuse, qui s'explique par la volonté des parents de mettre leurs enfants à l'abri, mais aussi par des raisons économiques<sup>18</sup>.

Raymond quitte Lyon dès 1939 – la famille vit alors dans un appartement de trois pièces de la toute nouvelle cité d'habitations bon marché du quartier des Etats-Unis conçue par Tony Garnier et achevée en 1934. Son père, qui a une formation de mécanicien dans l'aéronautique, ayant été mobilisé à la base de Barby à côté de Chambéry, toute la famille – Raymond a un grand frère de deux ans son aîné, Charles – fait le choix de miser sur la solidarité de la famille élargie et part s'installer chez les grands-parents paternels à Pont-de-Beauvoisin en Savoie. Elle n'assiste donc pas à l'arrivée des Allemands à Lyon le 19 juin 1940, précédée par l'évacuation de nombreux petits Lyonnais<sup>19</sup>. Maurice est absent, mais il a des permissions qui lui permettent de rejoindre régulièrement les siens<sup>20</sup>. En outre, il ne participe pas aux combats de 1940. La cohabitation intergénérationnelle, qui n'a sans doute pas été simple dans la mesure où les grands-parents paternels habitent dans un ancien relais postal exigü, marque une autre rupture dans l'existence des deux enfants. En effet, Louise trouve un emploi de sténo-dactylo dans une fabrique locale de meubles et, pendant qu'elle

---

<sup>15</sup> J'ignore si Claude a eu connaissance de ce détail macabre révélé par un document retrouvé dans les archives de Lyon. Voir ADR, 2066W 111, services funéraires.

<sup>16</sup> Bien que déclarés « morts pour la France », les victimes du bombardement ne bénéficient pas d'une concession perpétuelle. Alors qu'Edouard Herriot avait temporisé, à partir de 1957, le nouveau maire de Lyon, Louis Pradel fait pression sur les familles pour qu'elles exhument les leurs.

<sup>17</sup> L'usine a fermé en 1986.

<sup>18</sup> Le pédiatre et psychanalyste anglais Donald W. Winnicott a, dès 1939, alerté les autorités sur le danger que représentait selon lui l'évacuation sans leur mère d'enfants des villes âgées de moins de 5 ans. À la fin de la guerre, dans des articles mais aussi dans des causeries radiophoniques, il a analysé les effets sur les enfants mais aussi sur leurs parents de séparations qui ont souvent duré plusieurs années. Voir Donald W. Winnicott, *Les enfants et la guerre*, Paris, Payot, 2004.

<sup>19</sup> Voir Mélissa Rollier, *L'évacuation des enfants lyonnais vers la campagne pendant la Seconde Guerre mondiale (1939-1945)*, mémoire de master soutenu à l'Université Lumière Lyon 2 en 2019. Une première vague d'évacuation d'enfants lyonnais vers la campagne a été organisée à partir de la fin du mois d'août 1939, une seconde intervenant au printemps 1940. Dans les deux cas il s'agit d'évacuations volontaires, les familles étant simplement encouragées à se séparer de leurs enfants.

<sup>20</sup> Barby est à une quarantaine de km de Pont-de-Beauvoisin.

travaille, les garçons restent donc avec leur « mémé » Françoise, ce qui, même hors contexte de guerre, n'a rien d'exceptionnel à l'époque<sup>21</sup>.

C'est au moment de la démobilisation de son père fin juillet 1940 que Raymond – il n'a pas encore 3 ans - est séparé de ses parents. Expérience qui dure quatre longues années. Alors que Maurice et Louise regagnent Lyon, le petit garçon reste en effet à Pont-de-Beauvoisin chez sa « mémé » et son « pépé ». Son frère Charles est quant à lui confié à ses grands-parents maternels qui habitent à la périphérie Ouest de Lyon, dans le quartier du Point-du-Jour. On peut se demander pourquoi seul Raymond est resté à Pont-de-Beauvoisin. Raymond n'ayant pas d'explication, on en est réduit à des conjectures. Peut-être Louise hésite-elle alors à confier les deux enfants à sa belle-mère du Point du Jour qu'elle connaît encore peu<sup>22</sup>. Peut-être préfère-t-elle laisser le petit Raymond à sa grand-mère paternelle avec qui il vient de passer près d'un an et à laquelle il est très attaché. Peut-être la charge de deux enfants est-elle trop lourde pour la grand-mère de Pont-de-Bauvoisin. La séparation de la fratrie, qui dure plus de trois ans, s'interrompt néanmoins avant la fin de la guerre : même s'il ne peut pas dater les retrouvailles avec certitude, Raymond est certain que son frère l'a rejoint au plus tard en janvier 1944, ce qu'atteste une photographie des deux garçons prise à cette date. Il se souvient avoir dormi dans le même lit que Charles et que son frère et lui cachaient sous le lit les bonbons vermifuges Berger au goût infect qu'on les obligeait à manger. De fait, à partir de 1943 et surtout de 1944, les bombardements alliés sur les villes françaises se multiplient<sup>23</sup>. En novembre 1943, la préfecture de Lyon met en place un plan d'évacuation facultative des enfants de 6 à 14 ans vivant dans les secteurs définis comme « menacés » par la Défense passive. Leur évacuation devient obligatoire au printemps 1944 et s'accompagne de la fermeture des écoles et de la suppression de leurs tickets d'alimentation. Le quartier périphérique du Point-du-Jour n'est pas concerné, mais sans doute Maurice et Louise ont-ils estimé que Charles serait plus en sécurité en Savoie.

On peut aussi penser que, outre le souci de mettre leurs garçons à l'abri des bombardements<sup>24</sup>, les parents de Raymond ont désormais besoin de deux salaires pour faire face à l'augmentation du coût de la vie ce qui, en l'absence de famille sur place, est difficilement compatible avec la présence de deux enfants en bas âge. Dans un contexte marqué par la pénurie de main-d'œuvre, Louise trouve sans difficulté un emploi de secrétaire aux Constructions électriques Patay dans le quartier du Grand Trou – situé à proximité du quartier des Etats-Unis où le couple se réinstalle. Maurice et Louise dérogent donc aux principes de la Révolution nationale qui voulaient qu'une mère de deux jeunes enfants dont le mari n'était pas prisonnier de guerre reste au foyer<sup>25</sup>.

Raymond est, quant à lui, inscrit à l'école de Pont-de-Beauvoisin. Une photo, prise en 1942, le montre en compagnie d'autres enfants endimanchés portant une corbeille de pétales de rose le jour de la Fête Dieu. Cependant la séparation n'est pas totale. Bien que Pont-de-

---

<sup>21</sup> Son dernier emploi connu de secrétaire remonte au recensement de 1931 alors qu'elle était encore célibataire et résidait chez ses parents, Archives départementales du Rhône (ADR), 6MP667, liste nominative du recensement, 1931.

<sup>22</sup> La mère de Louise est morte en 1932, soit avant le mariage de sa fille. Son père s'est remarié en mai 1937 - soit quelques semaines avant la naissance de Raymond, avec une femme célibataire sans enfant, de 7 ans sa cadette.

<sup>23</sup> Voir Andrew Knapp, *Les Français sous les bombes alliées 1940-1944*, Paris, Taillandier, 2014.

<sup>24</sup> C'est l'explication que m'a donnée Raymond même si, jusqu'en 1943, le risque de bombardement de Lyon n'est pas avéré.

<sup>25</sup> Voir Françoise Muel-Dreyfus, *Vichy et l'éternel féminin*, Paris, Le Seuil, 1996 et Sylvie Schweitzer, *Les femmes ont toujours travaillé*, Paris, Odile Jacob, 2002.

Beauvoisin soit situé à 80 km de Lyon, Raymond pense avoir vu assez régulièrement ses parents – sans qu'on puisse déterminer à quel rythme – qui rejoignent la Savoie en voiture<sup>26</sup>, en train ou en car, souvent avec du ravitaillement. En effet, lors des tournées dans la campagne lyonnaise qu'il effectue pour Olida afin de trouver les matières premières nécessaires à la confection des conserves (viande, légumes, etc.), Maurice a l'occasion de se procurer de la nourriture pour les siens<sup>27</sup>. Raymond se souvient très bien de la dernière visite de ses parents avant la mort de son père – ces derniers devaient en principe revenir pour la Pentecôte. Celle-ci a eu lieu le 7 mai 1944, à l'occasion de la communion de son cousin Bernard qui habite à Avressieux, à 7 kilomètres de Pont-de-Beauvoisin. Raymond se rappelle que les parents de Bernard, son oncle Marcel et sa tante Marguerite, qui avaient une petite ferme, avaient en pension des petits Parisiens évacués. De cette rencontre familiale, il a d'ailleurs gardé une photographie qui a servi de point de départ à nos échanges.

Dans les faits, Raymond est donc élevé par ses grands-parents paternels jusqu'à l'âge de 7 ans, ce dont il a parfaitement conscience, comme en témoignent ces quelques mots tracés d'une écriture maladroite à l'intention de sa grand-mère pour la Fête des mères, le 21 mai 1944 : « Chère mémé, je te souhaite une bonne fête pour dimanche ; comme ma maman n'y est pas c'est à toi que vont tous mes baisers car tu te donnes beaucoup de peine pour moi. » La mort de son père entraîne une nouvelle séparation, vécue comme brutale : à une date dont il ne se souvient pas, sa mère vient en effet rechercher ses deux enfants à Pont-de-Beauvoisin. Mais il est alors décidé – d'après lui, sous l'influence de sa grand-mère maternelle qu'il connaît à peine – d'envoyer Raymond pour plusieurs semaines afin qu'il se « remplume » chez une grand-tante qui tient une épicerie à Murinais dans l'Isère. Ce dont Raymond se rappelle surtout, c'est qu'il ne voulait absolument pas y aller. Alors qu'il vient de perdre son père et de quitter sa mémé Françoise qui s'est occupée de lui depuis 1939, la séparation d'avec sa mère et son frère lui paraît insurmontable, d'autant que cette grand-tante est une étrangère pour lui. Il n'a donc très probablement pas assisté à la messe de quarantaine dite en hommage à son père le 8 juillet à l'église du Point-du-Jour où ses parents s'étaient unis en 1933. En revanche, Raymond garde un bon souvenir de la colonie de vacances organisée par la maison Olida à Saint-Symphorien-sur-Coise à une cinquantaine de km de Lyon<sup>28</sup>, où il a été envoyé avec son frère à son retour, en août 1944, soit avant la libération de la ville le 3 septembre. Il se souvient d'avoir partagé la chambre de son frère dans laquelle se trouvait un grand fauteuil de cuir.

Le cas de Claude est sensiblement différent de celui de Raymond, même s'il comporte des similitudes. En août 1939, son père Camille est mobilisé au 23<sup>e</sup> régiment sanitaire basé à Haguenau, à 35 km au nord de Strasbourg<sup>29</sup>. Pendant la Drôle de guerre, Camille bénéficie sans doute lui aussi de permissions qui lui permettent de retrouver sa femme et son fils. Mais le 26 juin 1940, soit quelques jours après la signature de l'armistice, il est fait prisonnier par les Allemands à Haguenau. Or, contrairement à une majorité d'Alsaciens-Lorrains, il n'est pas libéré mais envoyé dans un camp de prisonniers de guerre, le Stalag VA situé à

---

<sup>26</sup> Maurice a acheté, avant la guerre, une voiture dont il est très fier. De par son emploi de représentant, il dispose sans doute d'un permis de circuler et – ce qui est très étonnant - de tickets d'essence, à moins que sa voiture ait été équipée d'un gazogène.

<sup>27</sup> Raymond a en outre conservé un certificat daté du 1<sup>er</sup> octobre 1943 signé par le directeur de l'usine Olida de Lyon-Gerland, Etienne Fayard, qui atteste que Maurice est autorisé à acheter du ravitaillement pour le comité social de l'entreprise, créé dans le cadre de la Charte du travail adoptée le 4 octobre 1941.

<sup>28</sup> La Maison Olida possédait une usine dans ce village des Monts du Lyonnais. Cette colonie accueille, au moins depuis mai 1944, des enfants de salariés de toutes les usines Olida de France.

<sup>29</sup> On le sait grâce à son matricule militaire conservé aux Archives départementales de Moselle.

Ludwigsbourg près de Stuttgart<sup>30</sup>. Le 7 août 1941, il est, pour une raison inconnue, rapatrié au camp militaire de Sathonay près de Lyon. Peut-être parce qu'il est malade ou parce qu'il est réclamé par son entreprise, en l'occurrence la Maison Olida de Lyon où travaille désormais sa femme Marie.

Il est très probable que Marie, qui n'a aucune attache familiale et aucun bien en Alsace où le couple réside seulement depuis quelques années, a quitté Illkirch-Graffenstaden dès 1940, sans qu'on sache si elle y a été contrainte ou non<sup>31</sup>. Or comme la plupart des femmes de prisonniers de guerre, elle doit travailler pour survivre<sup>32</sup>. On peut donc faire l'hypothèse qu'elle a pris contact avec la Maison Olida où travaillait son mari et qu'il lui a été proposé du travail dans l'usine lyonnaise de la rue de Gerland<sup>33</sup>. Mais Marie est totalement isolée à Lyon, à la différence de Maurice et de Louise qui, comme beaucoup de familles lyonnaises récemment installées en ville, ont des racines solides dans les campagnes et petites villes des départements ruraux environnants. Elle décide donc très certainement de confier son fils, âgé de 4 ans, à sa mère<sup>34</sup> qui habite à Saint-Tugdual, petite bourgade de mille habitants dans le Morbihan, ce choix s'imposant comme une évidence puisque la famille de Camille<sup>35</sup> – famille italienne installée en France avant la Première Guerre mondiale<sup>36</sup> – vit à Sainte-Marie-aux-Chênes en Moselle, dans un département lui aussi annexé par le Troisième Reich. A quelle date s'installe-t-elle à Lyon ? Aucune source ne permet de le déterminer et Claude lui-même l'ignore comme il ignorait, jusqu'à sa rencontre avec Raymond, les circonstances exactes de la mort de ses parents<sup>37</sup>.

Les parents de Claude ont-ils envisagé de reprendre leur petit garçon auprès d'eux après le retour de Camille, à l'été 1941 ? Si oui, ils se sont résignés à ne pas le faire, d'abord parce qu'ils doivent travailler tous les deux, mais aussi parce que les conditions de vie sont très dégradées à Lyon et l'approvisionnement difficile. D'après leur déclaration de succession, Camille et Marie ont d'ailleurs acheté un lopin de terre à Bron, dans la banlieue de Lyon, sans doute pour le cultiver et compléter leur ration alimentaire<sup>38</sup>. Par ailleurs, à partir de 1943, les bombardements alliés se multiplient sur les villes françaises, faisant de multiples

---

<sup>30</sup> On peut faire l'hypothèse que ses origines italiennes ont joué contre lui. Le dossier de prisonnier de guerre de Camille est conservé au Service historique de la défense à Caen. Voir Service historique de la Défense, division archives des victimes des conflits contemporains ; AC 21P 15111.

<sup>31</sup> L'adresse de Marie à Lyon figure sur le dossier de prisonnier de guerre de Camille. De très nombreuses personnes « indésirables » ont été expulsées d'Alsace entre l'été et la fin de l'année 1940. A ce sujet voir : Olivier Forcade et alii (ed.), *Exils intérieurs. Les évacuations à la frontière franco-allemandes (1939-1940)*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2017 et Léon Strauss, *Réfugiés, expulsés, évadés d'Alsace et de Moselle, 1940-1945*, Colmar, 2010.

<sup>32</sup> On ignore si elle travaillait déjà en Alsace.

<sup>33</sup> De nombreux ouvriers ayant été fait prisonniers, les usines sont en manque de main-d'œuvre. On sait que l'usine Olida de Lyon a embauché d'autres réfugiés.

<sup>34</sup> Le grand-père n'est plus en vie à cette date.

<sup>35</sup> La mère de Camille n'est plus en vie à cette date.

<sup>36</sup> L'immigration italienne a été massive dans cette région où les mines de fer et l'industrie sidérurgique requièrent beaucoup de main-d'œuvre. Notons que le père de Camille, Francesco, a été naturalisé français le 1<sup>er</sup> février 1939. Voir Gérard Noiriel, « Les immigrés italiens en Lorraine pendant l'entre-deux-guerres », in Pierre Milza (dir.), *Les Italiens en France 1914-1940*, Rome, Publications de l'Ecole française de Rome, 1986, p.609-632.

<sup>37</sup> Claude affirme ne jamais avoir habité Lyon, mais dit aussi être arrivé dans le Morbihan en janvier 1944, ce qui paraît impossible au vu des éléments dont je dispose.

<sup>38</sup> Le couple a trouvé un logement dans le quartier de Montplaisir, non loin de l'endroit où vivait Marie avant le retour de son mari. Archives départementales du Rhône (ADR), 3Q32/1890, Lyon, successions, 2<sup>e</sup> bureau, déclaration de succession. Curieusement, dans ce document, Marie est déclarée « sans profession ».

victimes<sup>39</sup> et causant de nombreuses destructions. Claude sera mieux nourri mais aussi plus en sécurité chez sa grand-mère Marie-Jeanne qu'à Lyon, en attendant que la guerre se termine, estiment probablement ses parents. Claude grandit donc dans le Morbihan, loin de son père qu'il n'a pas revu au moins depuis le printemps 1940 et de sa mère qu'il a quittée quelques semaines ou quelques mois plus tard. A moins que ses parents ne soient venus lui rendre visite en dépit de la distance, des difficultés de transport et du fait qu'il faille, avant novembre 1942, franchir la ligne de démarcation, le Morbihan se situant en zone occupée. Ce scénario est improbable et je n'ai malheureusement pas eu accès à de la correspondance, par exemple entre Marie et sa mère.

## Deux expériences contrastées de la vie d'après

À l'issue de la guerre, Maurice, Marie et Camille sont déclarés « morts pour la France »<sup>40</sup>, tandis que Raymond et Claude obtiennent tous les deux le statut de pupilles de la nation. Statut qui leur vaudra, entre autres, de ne pas être appelés en Algérie.

Ce que Raymond raconte de sa vie à Lyon après la mort de son père en dit long sur le traumatisme subi – sachant que dès avant le bombardement du 26 mai 1944 il a pu souffrir de la séparation d'avec ses parents et son frère. Pour lui comme pour Claude, la guerre n'aura pas été une parenthèse. Pendant très longtemps, il croit régulièrement reconnaître son père, dont il n'a pourtant pas de souvenir physique, dans la rue. Alors que nous examinons ensemble la photo de famille prise à l'occasion de la communion de son cousin, il s'étonne d'ailleurs du fait qu'il donne la main à son père. A d'autres moments, alors qu'il sait très bien que son père est mort, il se construit de petits scénarios de retrouvailles. Sa mère, qui ne s'est jamais remariée, est inconsolable et, grâce aux activités proposées aux enfants par la paroisse, Raymond saisit toutes les occasions d'échapper à l'atmosphère « sinistre » qui règne chez lui. Il décide d'ailleurs de quitter l'école et la maison à 14 ans pour faire un apprentissage dans une charcuterie.

Pour autant, Raymond reste très fortement « arrimé » à son histoire familiale et à son père en particulier. D'une part, bien sûr, par le biais de sa mère et de son frère aîné, qu'il décrit comme « un modèle de sérieux ». Mais aussi par le biais de l'usine Olida où sa mère a été embauchée comme d'autres proches d'employés tués dans l'abri de l'usine peu après le bombardement. Il se souvient en particulier être allé sur la tombe de son père en voiture avec le nouveau directeur de l'usine, le précédent étant mort dans le bombardement. En outre, il rencontre souvent Léon, qui, comme son père, était représentant chez Olida et qui le prend en quelque sorte sous son aile, l'aidant, avec beaucoup de bienveillance, à trouver ses premiers postes<sup>41</sup>. En 1958, lorsque le corps de son père est exhumé pour être enterré au cimetière de Pont-de-Beauvoisin, il obtient une permission alors qu'il fait son service militaire. Surtout, en

---

<sup>39</sup> Voir Andrew Knapp, *Les Français sous les bombes alliées 1940-1944*, Paris, Taillandier, 2014. Les bombardements alliés sur la France ont fait 60 000 victimes.

<sup>40</sup> La mention a été portée sur leurs actes de décès. Notons que cette mention n'était accordée qu'à la demande des familles.

<sup>41</sup> Léon s'est senti tout sa vie responsable de la mort de Maurice avec lequel il avait le projet de s'associer après la guerre car c'est lui qui l'avait convaincu d'entrer chez Olida alors qu'il tenait une épicerie avec sa femme.

1956, il entre chez Olida, où, après avoir exercé diverses fonctions, il finit par devenir représentant comme son père. C'est là qu'il rencontre Paulette qu'il épouse en 1960<sup>42</sup>. En 1966 – il a alors 29 ans –, il assiste avec l'ensemble des salariés de l'usine au dévoilement de la plaque en marbre sur laquelle sont gravés les noms des 48 victimes du bombardement.

Par la suite, Raymond prend littéralement en charge la mémoire de sa famille qu'il enrichit progressivement en collectant, auprès de ses membres, des documents et des photos d'origines diverses, qui constituent autant de supports mémoriels, mais également en se rendant à la bibliothèque et aux archives. Il prête d'ailleurs certains documents pour des expositions, en particulier au Centre d'histoire de la résistance et de la déportation de Lyon. Après la fermeture de l'usine de la rue de Gerland qui le conduit à prendre prématurément sa retraite en 1992, il préside l'association des Anciens d'Olida qui, entre autres activités récréatives, organise chaque année, le 26 mai, une petite cérémonie pour commémorer les victimes du bombardement. Après la destruction de l'usine, il décide de conserver dans son garage la plaque commémorative apposée à l'emplacement de l'abri et surtout obtient de la mairie du 7<sup>e</sup> arrondissement de Lyon, à l'occasion du cinquantenaire du bombardement, qu'elle soit réapposée dans l'espace public, où elle a longtemps constitué une des rares traces mémorielles de l'événement. Bien qu'il n'ait pas l'âme d'un militant, Raymond œuvre également, en dépit des réticences de la mairie centrale de Lyon<sup>43</sup>, à ce que les victimes du bombardement allié du 26 mai 1944 trouvent une place dans la mémoire publique locale. Sa persévérance est couronnée de succès puisqu'une plaque, dédiée à l'ensemble des victimes du bombardement mais qui mentionne explicitement les 48 salariés Olida<sup>44</sup>, est inaugurée place Jean Macé le 21 mai 2019 pour le 75<sup>e</sup> anniversaire du bombardement. En outre, Raymond a accepté très volontiers de travailler avec moi, d'abord sur les victimes Olida du bombardement du 26 mai 1944 puis sur le quotidien de sa famille sous l'Occupation<sup>45</sup>.

Mais Raymond a toujours été mû par la volonté de partager son expérience avec d'autres. C'est ce qui explique qu'il ait pris la décision d'aller rencontrer Claude – dont j'avais retrouvé la trace<sup>46</sup> – alors même que ce dernier habitait près de Saint-Brieuc et qu'il ne l'avait pas connu enfant. Le fait que les parents de Claude aient côtoyé son père et soient morts dans les mêmes conditions suffisait pour qu'il le considère comme un « compagnon d'infortune » et qu'il entreprenne cette expédition<sup>47</sup>. De son côté, grâce à Raymond, qu'il a accueilli chez lui avec beaucoup de chaleur, Claude a tardivement accédé à une partie de sa vie dont il affirme que personne ne lui a beaucoup parlé<sup>48</sup>. Séparé très jeune de ses parents – par

---

<sup>42</sup> Le couple a une fille, Martine, née en 1961.

<sup>43</sup> Sur cet aspect, voir Isabelle von Bueltzingsloewen, « Le bombardement de Lyon du 26 mai 1944 : une mémorialisation impossible ? », in J. Barzman, C. Bouillot et A. Knapp (dir.), *Bombardements 1944. Le Havre, Normandie, France, Europe*, Rouen, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016, p. 431-448.

<sup>44</sup> Voir l'article « Il y a 75 ans, 717 victimes dans un bombardement allié : l'hommage », paru dans *Le Progrès* le 20 mai 2019, p. 21.

<sup>45</sup> Voir Isabelle von Bueltzingsloewen, « Reconstructing the Daily Life of a Lyonnaise Family », in L. Dodd et D. Lees (dir.), *Vichy France and Everyday Life. Confronting the Challenges of Wartime, 1939-1945*, Londres, Bloomsbury, 2018, p.51-68.

<sup>46</sup> J'avais donné cette information à Raymond sans penser qu'il en ferait quelque chose. Mais *a posteriori* j'ai trouvé sa démarche en cohérence avec le lien très fort qu'il entretenait avec la mort de son père et le bombardement qui l'a causée. En outre, grâce au récit que Raymond m'a fait de cette rencontre et des échanges qu'il a eus par la suite avec Claude, j'ai pu me faire une idée assez précise du rapport que Claude entretenait avec son passé.

<sup>47</sup> Les deux hommes sont ensuite restés en contact téléphonique jusqu'à ce que Claude entre dans un EHPAD à l'automne 2020.

<sup>48</sup> J'ignore s'il a gardé des contacts avec la famille de son père.

l'éloignement puis par leur mort, Claude, enfant unique, a en effet été en quelque sorte coupé, on dirait aujourd'hui déconnecté, de son histoire.

En consultant la déclaration de succession de Camille et de Marie établie en septembre 1945<sup>49</sup>, j'ai appris que, après la mort de Camille et de Marie, Marie-Jeanne, chez qui le petit garçon vivait depuis 5 ans, est devenue la tutrice de Claude suite à un conseil de famille réuni le 14 mars 1945, soit près de dix mois après le bombardement. J'ignore qui a participé à ce conseil et si la famille de Lorraine était représentée ou avait été consultée. Côté maternel, on peut penser qu'Anna, la sœur jumelle de Marie, qui vivait à Paris, était présente de même que deux de ses trois frères, sachant que l'aîné d'entre eux, Joseph Marie, qui s'était engagé dans les FFI, avait perdu la vie dans la poche de Lorient le 23 août 1944, soit trois mois après sa sœur Marie.

La mort au combat de Joseph a-t-elle en partie éclipsé la mort des parents de Claude ? On ne sait malheureusement pas grand-chose de la vie de Claude dans l'immédiat après-guerre. On sait en revanche que sa grand-mère est décédée en 1952, alors qu'il n'avait que 16 ans. Il rejoint alors à Paris sa tante Anna et son oncle Henri, policier municipal qui devient son tuteur. Claude a par ailleurs raconté à Raymond qu'il a été employé à l'usine Olida de la rue Vaugirard à une date indéterminée. Mais il n'y reste que peu de temps et il est donc peu probable qu'il y ait trouvé une seconde famille à l'instar de Raymond<sup>50</sup>. Il est également improbable qu'il ait pu se rendre sur la tombe de ses parents avant que celle-ci soit « reprise », à la fin des années 1950 ou dans la première moitié des années 1960<sup>51</sup>. On sait néanmoins - car il l'a raconté à Raymond - qu'il a fait un « pèlerinage » à Lyon et s'est en particulier rendu à l'usine Olida et au cimetière de Loyasse, mais on ne sait pas à quelle date ni qui il a rencontré.

## Conclusion

Pour qui s'intéresse au sort de la population civile française pendant la Seconde Guerre mondiale – en particulier à celui de groupes à la « mémoire faible »<sup>52</sup> qui n'ont été victimes ni de persécutions ni de la répression mais dont l'existence n'en a pas moins été bouleversée par le conflit –, le changement d'échelle qu'implique la reconstitution d'itinéraires individuels se révèle particulièrement fécond. A travers l'analyse croisée des trajectoires de deux d'entre eux, qui ne constituent pas des cas extrêmes, on saisit mieux ce que l'expérience singulière de la guerre a fait aux enfants et comment elle a parfois marqué voire travaillé des vies entières. Pour autant, des expériences apparemment similaires peuvent produire des effets très contrastés. C'est là, me semble-t-il, que réside l'intérêt principal de la comparaison entre les itinéraires de Raymond et de Claude, l'un ayant incorporé son passé

---

<sup>49</sup> C'est cette déclaration de succession qui m'a permis de remonter jusqu'à Claude.

<sup>50</sup> Claude a cependant tenu, à l'occasion de sa rencontre avec Raymond, à adhérer à l'association des anciens d'Olida.

<sup>51</sup> La consultation du registre des inhumations du cimetière de Loyasse, conservé sur site, m'a appris que ni Camille ni Marie n'ont été exhumés. Ce registre ne mentionne pas la date de la reprise des tombes.

<sup>52</sup> Pour reprendre l'expression de Thomas Fontaine à propos des héros résistants déportés. L'opposition entre mémoire « faible » et mémoire « forte » ou « dominante » a été fréquemment reprise par les historiens français de la France des années noires. Voir Thomas Fontaine, « *Qu'est-ce qu'un déporté ? Les figures mémorielles des déportés de France* » in J. Sainclivier, P. Laborie, J.-M. Guillon (dir.), *Images des comportements sous l'Occupation. Mémoires, transmission, idées reçues*, Paris, Presses universitaires de Rennes, 2018, p. 82.

dans sa vie d'adulte – grâce à son entourage familial et professionnel –, alors que l'autre en a en quelque sorte été « empêché » et n'a eu d'autre choix, semble-t-il, que d'enfouir une part importante de son histoire familiale très profondément dans sa mémoire. Ce constat ne constitue en aucun cas un jugement de valeur, l'enjeu n'étant pas de déterminer – ce qui serait bien hasardeux - si la vie de l'un a été plus « réussie » que celle de l'autre.

Cette démarche, engagée alors que les derniers témoins de la Seconde Guerre mondiale sont en train de disparaître, est rendue très laborieuse par l'absence de sources écrites, soit parce que celles-ci n'ont pas été conservées, soit parce qu'elles n'ont jamais existé. Ainsi, le fait que l'entreprise Olida – comme beaucoup d'entreprises aujourd'hui disparues – n'ait pas versé ses archives s'est révélé très pénalisant pour mon enquête. Faute de savoir à quelles dates Marie et Camille ont été embauchés chez Olida-Lyon, il a été impossible de déterminer à quel moment Claude a été séparé de sa mère. L'absence de système d'enregistrement des nouveaux arrivants, contrairement à ce qui existe par exemple dans les villes allemandes, n'a pas permis de combler cette lacune.

Le recours à l'histoire orale a été décisif dans cette démarche. Il a impliqué de développer une relation forte et suivie avec les individus concernés et surtout de ne pas les considérer comme de simples témoins mais comme des acteurs à part entière qui, en se prêtant à l'exercice de reconstruction de leur histoire individuelle et familiale et en acceptant de partager leur savoir expérientiel et affectif, participent à l'élaboration d'une histoire collective. Or, si j'ai eu, pendant plusieurs années, des échanges réguliers et approfondis avec Raymond, il n'en pas été de même avec Claude avec qui la prise de contact a été plus tardive et surtout moins durable du fait de la dégradation de son état de santé puis de son décès<sup>53</sup>. Je fais cependant le pari que cette asymétrie, qui fragilise incontestablement la comparaison, s'explique aussi et peut-être surtout par le fait que Claude a été en partie privé de son histoire.

---

<sup>53</sup> Claude est mort le 9 mai 2021. Sans doute intervenue à un mauvais moment, la prise de contact avec Fabrice, son seul fils survivant – Claude a eu trois enfants dont deux sont morts prématurément, n'a pas permis de répondre aux questions que je me pose encore. Fabrice m'a seulement écrit qu'il en savait très peu sur la vie de son père, ses parents ayant divorcé en 1979 alors qu'il avait 16 ans.